

Y aura-t-il de la neige en février ?

Wanda Mastor



La tradition des vœux agace autant qu'elle est respectée. Quelques heures de plus ne suffiront pas à faire oublier une année marquée par la guerre à nos portes, dans une Europe qui ne devait plus jamais en être le théâtre. « *L'Europe n'a pas été faite, nous avons eu la guerre* » : relire ce passé composé prononcé par Robert Schumann le 9 mai 1950 est troublant, mais n'empêchera personne de souhaiter une « bonne » année à son prochain. Avec plus ou moins de sincérité, plus ou moins - plutôt moins - d'originalité, sans parler des textos se limitant à un « bonne année » sans majuscule et provenant d'un numéro inconnu. Mais ne soyons pas sévères envers toute bonne volonté au sein d'un monde où il est désormais classique de répéter que « tout va mal ». Penser le contraire fait courir le risque d'appartenir à la catégorie des optimistes naïfs et autres déconnectés de la réalité. « Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion » qu'entendent épouser les Candide héroïques. Car être optimiste en 2023 est un acte de résistance collective ; c'est aussi original qu'un footballeur non tatoué.

La guerre en Ukraine, la nouvelle vague de la Covid, la crise hospitalière, la surpopulation carcérale, l'inflation, la réforme des retraites mettront-elles à mal les vœux d'une « bonne » année ? « *L'âge de départ à 65 ans n'est pas un totem* » a précisé notre Première ministre. Pour les syndicats, on imagine aisément ce qui, du droit de grève ou de la réforme des retraites, est le totem et le tabou. Le dialogue, pas seulement psychanalytique, s'annonce compliqué et accompagné de nos traditionnelles grèves - aussi connues à l'étranger que le sont la Tour Eiffel et la baguette de pain - qui ne connaissent

pas la trêve. Dans ce décor quasi apocalyptique et alimenté par les discours qui font de l'Autre une menace (les faits prouvent pourtant que nous n'avons pas besoin des étrangers pour nous tirer une balle dans le genou, merci), quel est le profil de ceux qui souhaitent une « bonne » année, imprégnés d'une « harmonie préétablie » leibnizienne ? Ceux qui se satisfont d'une vie « simple » - plus exactement, ceux qui estiment s'en satisfaire - ont de plus en plus de difficulté à y accéder. Pour de trop nombreux Français, une vie simple est devenue une vie précaire. Il est un fait que la misère gonfle autant que les files d'attente devant les sièges d'associations d'aide aux personnes. Les crieurs de « bonne année » seraient-ils à chercher du côté des contemplatifs de la nature, ce cadeau du ciel aveugle à la qualité des destinataires ? L'accession à ladite contemplation devient tout aussi difficile dans un monde où les températures ont dépassé les vingt degrés par endroits le jour de Noël.

Restent peut-être les jouisseurs des vacances d'hiver. Les skieurs dont la passion ne peut s'épanouir que pendant une semaine par an, qui en furent privés trop longtemps pour cause de pandémie. Les amateurs des ambiances feutrées des nuits d'hiver, où la neige scintille au clair de lune pendant que crépite le feu de cheminée couvert par les rires amicaux rassemblés autour de la machine à raclette. Le dérèglement climatique qui, pour certains, demeure un « mythe », risque de les détourner de cet horizon enchanteur. Y aura-t-il de la neige en février ? Comme la mère et ses sept enfants dans le poignant film de Sandrine Veysset, les optimistes sont suspendus au rêve d'un fragment d'un bonheur aussi furtif qu'un flocon de neige. ■

« *Les optimistes sont suspendus au rêve d'un fragment d'un bonheur aussi furtif qu'un flocon de neige.* »